



ANTOINE COMPAGNON



Une question de discipline

*Entretiens avec
Jean-Baptiste Amadieu*

Flammarion

Extrait de la publication

Après le succès d'*Un été avec Montaigne*, Antoine Compagnon s'inscrit à nouveau dans le sillage de l'auteur des *Essais*. Ces entretiens révèlent un homme au parcours atypique et d'une curiosité hors norme : du statut de la citation dans les textes littéraires à Proust et Brunetière, en passant par Montaigne et la littérature « antimoderne » de Joseph de Maistre à Roland Barthes.

ANTOINE COMPAGNON

né en 1950, est titulaire de la chaire de littérature française moderne et contemporaine au Collège de France. Il a publié, entre autres, *La Seconde Main* (1979), *La Troisième République des Lettres* (1983), *Proust entre deux siècles* (1989), *Le Démon de la théorie* (1998), *Les Antimodernes* (2005), *La Classe de rhéto* (2013).

JEAN-BAPTISTE AMADIEU

né en 1977, est agrégé de lettres, docteur en littérature française, et chercheur au CNRS.

On découvre l'enfance et l'adolescence de ce fils de militaire expatrié, qui a fait très vite des bibliothèques ses vraies demeures. Devenu polytechnicien, il se passionne pour la linguistique. Auditeur de Lévi-Strauss, Foucault et Lacan, il raconte ces années décisives et s'attarde sur son amitié pour Barthes et pour Marc Fumaroli. Il explique comment une *discipline* s'est alors imposée à lui dans les

trois sens du terme : l'enseignement, la littérature et une certaine règle de vie.

Professeur au Collège de France, essayiste et romancier, voyageur infatigable, Antoine Compagnon jette aujourd'hui un regard rétrospectif sur les livres et les figures qui l'ont marqué. Il fait revivre avec brio et humour le Paris intellectuel des années 1970, mais aussi l'effervescence des universités anglaises et américaines. Il se prononce enfin sur la place des études littéraires en France, et sur la littérature contemporaine.

Une question de discipline

DU MÊME AUTEUR

- Un été avec Montaigne*, Sainte-Marguerite-sur-Mer et Paris, Éditions des Équateurs et France Inter, « Équateurs parallèles », 2013.
- La Classe de rhéto*, Paris, Gallimard, 2012.
- Le Cas Bernard Fajj. Du Collège de France à l'indignité nationale*, Paris, Gallimard, « La suite des temps », 2009.
- La littérature, pour quoi faire ?*, Paris, Fayard et Collège de France, « Leçons inaugurales du Collège de France », 2007.
- Les Antimodernes. De Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 2005.
- Charles Baudelaire devant l'innombrable*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, « Mémoire de la critique », 2002.
- Le Démon de la théorie. Littérature et sens commun*, Paris, Seuil, « La couleur des idées », 1998 ; rééd. « Points. Essais », 2001.
- Connaissez-vous Brunetière ? Enquête sur un antidreyfusard et ses amis*, Paris, Seuil, « L'univers historique », 1997.
- Chat en poche. Montaigne et l'allégorie*, Paris, Seuil, « La librairie du XX^e siècle », 1993.
- Les Cinq Paradoxes de la modernité*, Paris, Seuil, 1990.
- Proust entre deux siècles*, Paris, Seuil, 1989 ; rééd. 2013.
- Ferragosto*, Paris, Flammarion, 1985.
- La Troisième République des lettres, de Flaubert à Proust*, Paris, Seuil, 1983.
- Nous, Michel de Montaigne*, Paris, Seuil, 1980.
- Le Deuil antérieur*, Paris, Seuil, « Fiction & Cie », 1979.
- La Seconde Main, ou le Travail de la citation*, Paris, Seuil, 1979.

Antoine Compagnon

Une question de discipline

Entretiens
avec Jean-Baptiste Amadieu

Flammarion

Ouvrage publié sous la direction de
Benoît Chantre

© Flammarion, Paris, 2013.
ISBN : 978-2-0813-1515-0

Avant-propos

Durant les semaines au cours desquelles nous avons mené ces entretiens, une phrase n'a pas cessé de me trotter dans la tête : « On ne peut pas se mettre à la fenêtre et se voir passer dans la rue. » J'ignore qui l'a dite en premier, mais, comme il arrive souvent, une fois qu'une expression nous a frappés, nous retombons sur elle à tout bout de champ. J'ai trouvé celle-ci sous la plume de Maine de Biran et d'Auguste Comte, puis, avant eux, de Joseph de Maistre, chez qui je ne l'avais jamais remarquée, et d'autres philosophes du XIX^e siècle encore, comme ce Jean-Philibert Damiron dont j'avais emprunté le nom pour un personnage de *La Classe de rhéto*, récit publié l'an dernier. Chez eux tous, cet aphorisme sert à dénoncer l'illusion de l'introspection ; il résume l'impossibilité de la connaissance objective de soi. Se mettre à la fenêtre pour se voir passer, comme si l'on pouvait marcher sur son ombre ou monter sur ses propres épaules, c'est la méthode de Gribouille !

Montaigne était sensible aux moments d'« inquiétante familiarité » où l'on rencontre à l'improviste son double. Dans le fameux chapitre des *Essais* « De l'exercitation », il rapporte les récits qu'on lui fit de son

comportement, de ses actions et de ses propos, après une chute de cheval, alors qu'il avait perdu conscience et qu'il se conduisait comme un automate. C'était lui et ce n'était pas lui. Et il n'est pas impossible que l'épreuve de tels moments l'ait conduit à entreprendre son autoportrait.

Nombreuses sont, dans *À la recherche du temps perdu*, les situations où un personnage, ou bien le narrateur, se surprend du dehors, tel par exemple que les autres parlent de lui en son absence. C'est le cas de M. de Charlus, à qui Mme Verdurin montre tant de déférence quand il est là, mais qui s'écrie, un jour que Morel et lui sont en retard : « Nous n'attendons plus que ces demoiselles ! » Plus tard, le chassant de son salon, comme on arrache un poisson de son aquarium, elle lui apprendra ce qu'on disait de lui dans son dos, dans le « pavillon adverse » de celui où il se complaisait. « Les oreilles ont dû vous tinter. On a parlé de vous », rapporte encore Mme Cottard à Swann, brouillé avec les Verdurin et sur qui elle vient de tomber dans l'omnibus. Quant à lui, le narrateur apprend que M. de Norpois l'a traité de « flatteur à moitié hystérique », sous prétexte que, des années plus tôt, l'ambassadeur « avait “vu le moment où j'allais lui baiser les mains” », après qu'il avait promis de parler de lui chez les Swann, engagement que Norpois n'avait bien entendu pas la moindre intention de tenir.

Se mettre à la fenêtre et se voir passer : Freud nous a sans doute un peu rapprochés de cette acrobatie. Dans un rêve, un lapsus, une gaffe, un acte manqué, on passe dans la rue, et, si l'on se décide à y réfléchir, à interpréter, on entrebâille une fenêtre, mais petite, un fenestron, et ces entretiens ne se risqueront pas à l'ouvrir grand. On ne montera pas sur un tabouret pour

observer par un œil-de-bœuf, comme le héros de Proust, dans l'hôtel de Jupien, apercevant M. de Charlus flagellé par un garçon laitier ou boucher.

Jean-Baptiste Amadiou, qui a bien voulu jouer avec moi aux questions et aux réponses – si j'ai accepté la proposition de Benoît Chantre de me livrer à ce dialogue, c'est parce que Jean-Baptiste, que je connais depuis longtemps, était disposé à m'accompagner –, sait aussi bien que moi que l'on ne peut pas se mettre à la fenêtre et se voir passer, ou que celui qui passe, que l'on croit reconnaître sous le chapeau et le manteau, ce n'est peut-être même pas un homme, mais un spectre ou une marionnette (car il se pourrait bien que le paradoxe qui a distrait les philosophes du XIX^e siècle et qui m'a obsédé durant quelques semaines trouve son origine dans la fameuse image de la deuxième des *Méditations métaphysiques* de Descartes). Aussi n'en avons-nous pas tant demandé, ni autoportrait, ni psychanalyse, ni exploration proustienne du « pavillon adverse », visite guidée de « ces escaliers de service où des graffiti obscènes sont charbonnés à la porte des appartements par des fournisseurs mécontents ou des domestiques renvoyés ». Nous nous sommes contentés de chercher à retracer un parcours d'obstacles à travers les disciplines.

Une question de discipline : c'était un titre que j'avais envisagé pour *La Classe de rhéto*, le récit d'une année de première qui ressemble à la mienne, à moins que ce n'ait été celle d'un mannequin aperçu de la fenêtre, mais, par une heureuse coïncidence, il convient mieux à ce livre-ci, si l'on veut bien retenir plusieurs des nombreux sens de cet ancien mot de *discipline*.

Disciplina, en latin, c'est l'action d'apprendre, et un professeur, ce que je suis depuis bientôt quarante ans,

c'est quelqu'un qui a fait de l'action d'apprendre – d'apprendre aux autres, mais d'abord apprendre lui-même –, sa vocation, autre vocable un peu désuet, mais non moins apte en l'occurrence. En français, la discipline, c'est la matière qui fait l'objet d'un enseignement, c'est une branche de la connaissance, et mon propre apprentissage a été marqué longtemps par une hésitation sur la discipline, par un vagabondage entre les disciplines, avant de trouver un point fixe, pour ainsi dire, ou plus modestement une assiette, entre les disciplines. Enfin, une discipline, c'est une règle de vie, de conduite, en particulier une règle monastique, et il est vrai qu'un professeur, un intellectuel, un écrivain, c'est en quelque manière un clerc, comme le rappelait Julien Benda quand il les accusait de trahison.

La discipline a encore d'autres sens, mais ils me semblent moins pertinents, comme celui de correction ou de châtiment, ou encore de fouet servant à la pénitence, voire de massacre et de carnage. Non, une existence de travail n'aura pas été une vie de pénitence, mais seulement de soumission. Ici, dans notre dialogue, les trois premiers sens de la discipline seront donc seuls en question – l'action d'apprendre, la matière enseignée, la règle de vie –, et nous passerons sans relâche de l'un à l'autre, parce qu'ils sont noués, inséparables, et c'est ce qui fait de la discipline un très beau mot : « Pas de discipline sans discipline », disait Anatole France.

Être à la fenêtre et se voir passer : il fallait en finir avec ce cliché. Baudelaire l'a renversé dans le poème en prose « Les Fenêtres » : « Celui qui regarde du dehors à travers une fenêtre ouverte, ne voit jamais autant de choses que celui qui regarde une fenêtre fermée. » Cette fois, le poète est dans la rue, ou à la

AVANT-PROPOS

fenêtre de sa mansarde, et il regarde chez les gens, imagine leur vie, celle d'une femme pauvre, d'un vieil homme, se raconte leur histoire. « Es-tu sûr que cette légende soit la vraie ? » lui objecte son lecteur. « Qu'importe ce que peut être la réalité placée hors de moi, répond le poète, si elle m'a aidé à vivre, à sentir que je suis et ce que je suis ? » Autrement dit, si elle m'a donné une discipline. Qu'il en soit ainsi de ces entretiens, ce serait le mieux qui puisse leur advenir.

A.C.

Paris, le 14 juillet 2013

I

Une jeunesse liseuse

Jean-Baptiste AMADIEU – Antoine Compagnon, vous vous faites tour à tour théoricien de questions textuelles, historien des institutions littéraires et critique d'auteurs. Pouvez-vous nous dire d'emblée quelle interrogation essentielle a orienté et unifié vos travaux ?

Antoine COMPAGNON – Il semble toujours assez artificiel de formuler après coup la question unique qui aurait déterminé le destin d'un chercheur. L'existence précède l'essence, comme disait l'autre, et mes travaux, comme vous le rappelez, ont connu plusieurs moments. Les livres que j'ai publiés depuis plus de trente ans ont abordé des sujets assez divers et emprunté des chemins assez variés. Je me suis intéressé à certaines œuvres bien particulières, par exemple celles de Montaigne, de Baudelaire et de Proust. J'ai fait paraître des ouvrages de théorie de la littérature, d'histoire de la critique, voire d'histoire culturelle. La réflexion sur la modernité et l'antimodernité a occupé une bonne part de mes loisirs studieux. Vous le savez, la tradition à l'université est plutôt à la spécialisation : on consacre toute sa carrière à un siècle, à un courant, voire à un auteur. Manifestement, mon parcours a été

hétérodoxe. Et il ne va pas de soi de le ramener à une seule interrogation au long cours. Néanmoins, la curiosité de la langue a été ma plus constante boussole au travers de nombreux méandres. Je revendique l'étiquette de « philologue », au sens originel et étymologique de la philologie : l'amour du *logos*, à la fois la langue et les créations de la langue. Lorsque je jette un regard rétrospectif sur les années écoulées, j'y vois à l'œuvre l'amour de la langue et de la littérature, la disposition à rester surpris, étonné par elles, la volonté de les pénétrer, de les comprendre. Or, cette langue, on ne la connaît jamais assez ! Chaque matin, on la découvre avec joie et elle vous confond. On ne soupçonne pas tous ses replis, ses détails, ses secrets. J'ai l'impression d'apprendre le français tous les jours. Voilà ce qui me guide, lorsque je lis, lorsque j'écris. Peut-être même, dès l'enfance, mon attrait pour la lecture s'expliquait-il de la sorte.

Le goût des livres

J.-B. A. – Que lisiez-vous dans votre enfance ?

A. C. – Rien d'extraordinaire ! Je lisais ce que lisent les enfants, du moins ce que lisaient ceux de ce temps-là, où les collections pour les enfants étaient bien plus pauvres et mornes qu'à présent. Du genre *Pauvre Blaise* dans la « Bibliothèque rose », puis *Croc-Blanc* dans la « Bibliothèque verte », pas encore de bandes dessinées, sauf *Les Pieds nickelés* et *Tintin*. Comme beaucoup de mes contemporains, j'ai lu beaucoup de romans d'aventures, de romans de guerre. Mon enfance se situe en effet dans le climat de l'après-guerre. Je

suis né en 1950. Les guerres, de 1940 à 1962, avaient laissé fortement leur empreinte sur les esprits. Et comme j'étais issu d'une famille d'officiers (mon père avait participé à la libération de Paris en août 1944, dans l'armée de Leclerc, puis à la prise de Strasbourg, et ma mère avait été faite prisonnière), cette présence de la guerre était vivace. Je lisais des récits d'aviateurs, comme *Le Grand Cirque* de Pierre Clostermann, et bien sûr Saint-Exupéry, ou des exploits d'alpinistes, comme *Annapurna, premier 8000* de Maurice Herzog, la conquête de l'Himalaya par la face nord. Tous ces livres exaltaient les garçons qui rêvaient de gloire. Ensuite, mes lectures les plus marquantes ont été dictées par ma sœur aînée, dont j'étais de deux ans le cadet. Elle a beaucoup orienté mon instruction durant toute mon enfance et mon adolescence, jusqu'à la classe de première, époque à laquelle nous avons été séparés. J'ai alors poursuivi mes études secondaires au Prytanée militaire, à La Flèche, comme je le raconte, sans désigner les lieux, dans *La Classe de rhéto*. Avant cela, lectrice plus avancée et avide que moi, elle se faisait offrir des livres par mes parents, les lisait en premier, puis me les prêtait. Certains d'entre eux m'ont marqué pour toujours, comme beaucoup de romans français de l'entre-deux-guerres, dont ceux des M – Maurois, Mauriac et Montherlant, sans oublier Malraux et Martin du Gard –, ou des G – Gide, Genevoix, Giono, Giraudoux. Ainsi, *Bella* est un roman qui m'a beaucoup frappé, Dieu sait pourquoi ! Il raconte les amours contrariées et tragiques, après la Grande Guerre, d'un homme et d'une femme issus de deux grandes familles républicaines rivales, copiées sur les Berthelot et les Poincaré. On pourrait y voir une réécriture de *Roméo et Juliette*, mais je m'en souviens

surtout comme d'une introduction à cette III^e République qui n'a jamais cessé depuis lors de m'intéresser, de sa naissance à sa chute, avec quelques grandes affaires au passage. *Siegfried et le Limousin*, récit d'un soldat français amnésique devenu un intellectuel allemand, est aussi de ces lectures qui m'ont troublé en posant la question de l'identité. Je vous parle de ces deux romans ; je pourrais en citer cent autres auxquels je repense parfois. Cette indigestion – Aragon, Sartre, que sais-je encore ? – date des années durant lesquelles nous séjournions aux États-Unis, à Washington, où mon père était attaché militaire à l'ambassade de France, avant mon départ pour la pension.

J.-B. A. – Vous racontez aussi dans *La Classe de rhéto* votre lecture saisissante de *Sa Majesté des Mouches* de William Golding.

A. C. – C'est le premier livre que j'ai lu en entier en anglais. J'avais douze ans ; j'étais très fier de ce haut fait ! Et, oui, ce roman m'a impressionné par sa vision sombre de la nature humaine et sa mise en garde contre les comportements grégaires. C'est une leçon que j'ai retenue pour toujours. Cette lecture date de 1962. Nous venions d'arriver aux États-Unis. À l'école, The Maret School, dont je n'ai à dire que du bien, on nous faisait lire des œuvres dans leur intégralité, ce qui n'était pas l'usage en France, du moins à l'époque (aujourd'hui, on lit aussi des livres en entier dans les collèges et lycées français, mais cela n'encourage pas, malheureusement, les adolescents à persévérer). Avant notre arrivée à Washington, j'avais fait la sixième et la cinquième au petit lycée Condorcet, à Paris. On avait lu, je crois m'en souvenir, *Andro-*

maque, Le Cid, Le Bourgeois gentilhomme ; chaque année, suivant la tradition, on lisait une pièce de Corneille, de Racine et de Molière. Nous allions aussi, avec ma sœur, aux matinées classiques du théâtre de l'Athénée. Mais c'étaient les seules œuvres que nous lisions d'un bout à l'autre, sans y comprendre grand-chose, je le crains. Pour le reste, on se contentait d'extraits... L'école nous encourageait peu à la lecture. C'est vraiment à partir de mon arrivée aux États-Unis que j'ai pris plaisir à lire. Surtout l'été. On nous distribuait une liste d'ouvrages à partir de laquelle nous devions en choisir quelques-uns que nous lirions durant les vacances. À la rentrée, nous remettions des rapports de lecture de quelques pages. C'est ainsi que j'ai lu, grâce à une prescription scolaire qui n'avait rien d'une contrainte, Dickens, Thackeray, Sinclair Lewis, Tolstoï, Salinger... L'obligation de rédiger un rapport, un *essay* – genre très libre et improvisé qui était aussi pour moi une découverte –, nous forçait à réfléchir sur nos lectures. Ces quelques années de pédagogie américaine ont été très formatrices de ce point de vue.

J.-B. A. – Fréquentiez-vous les bibliothèques ?

A. C. – Dès mon enfance... Je me souviens d'une petite bibliothèque où nous nous rendions à Compiègne, ville d'où venait la famille de mon père et où nous passions les grandes vacances. Les grandes vacances, c'est, ou c'était, le temps de l'ennui. Nous ne savions pas quoi faire au retour des promenades le long de l'Oise ou des expéditions à vélo dans la forêt, parfois jusqu'à Pierrefonds. Il fallait tuer le temps. J'ai donc passé beaucoup d'après-midi dans cette petite

bibliothèque de Compiègne, accroupi par terre à feuilleter les livres, position que je retrouve naturellement dans les magasins des bibliothèques universitaires américaines, ou entre les rayonnages de la bibliothèque François-Mitterrand. Il y a quelque chose d'agréable à s'asseoir en tailleur dans une bibliothèque, comme un retour à l'enfance. Mais il n'y avait rien de tel à Paris, où, à l'époque, il semble que les bibliothèques aient été plus rares, ou inaccessibles. En tout cas, on ne s'y rendait pas. C'est aux États-Unis que j'ai fréquenté assidûment la bibliothèque. Celle de notre école était assez fournie, et sa fréquentation était quelque chose de nouveau pour moi. J'y allais presque tous les jours, après le sport, ou au lieu du sport. C'était un endroit ensoleillé et accueillant. Les livres y arrivaient régulièrement de France. Je me souviens du plaisir que j'avais à ouvrir moi-même les colis, ce que la bibliothécaire me laissait faire.

Beaucoup de nouveautés parvenaient jusqu'à la bibliothèque de cette école internationale. Nous recevions les livres dès qu'ils étaient publiés en France, ou peu après. La plupart dataient donc de la fin des années 1950. Les livres dont on parlait à Paris se retrouvaient aussitôt dans les rayonnages de notre bibliothèque. De sorte qu'entre douze et quinze ans, curieusement, j'ai lu beaucoup de la production du Nouveau Roman, lequel était alors à la mode, peut-être plus aux États-Unis qu'en France d'ailleurs, et constituait le fonds principal que les libraires parisiens se croyaient justifiés de nous adresser. Ce qui fait que j'ai lu le Nouveau Roman, dans le brouillard, avant de lire le « vieux roman ». On ne saisit pas, ou on mesure mal, la part d'innovation et de transgression des œuvres quand on ignore à peu près tout des

modèles contre lesquels elles se sont bâties. Le premier livre que j'ai lu de Marguerite Duras fut *Moderato cantabile*, lentement, sagement, insistant pour le terminer. J'avais douze ou treize ans et je n'en garde pas un mauvais souvenir du tout. Puis j'ai emprunté *La Jalousie* de Robbe-Grillet, dont certaines descriptions, comme celle d'une tomate, je crois, restent gravées dans mon cerveau depuis cette première initiation.

J'étais un peu perdu, mais aussi docile, fasciné, discipliné. J'ai encore lu, cette année-là, *Degrés* de Butor, parce que c'était à la bibliothèque de l'école, mais je ne crois pas être arrivé au bout de ce récit, lequel me ramenait à un lycée parisien pareil à celui que j'avais quitté avec joie. Au milieu de tous ces textes d'avant-garde – je dis cela maintenant, car j'ignorais alors qu'ils étaient d'avant-garde –, je me souviens d'avoir pris *Pierre et Jean*, entre *Moderato cantabile* et *La Jalousie*, ou entre *La Jalousie* et *Degrés*, et Maupassant m'a semblé étrangement accessible ! C'est peut-être à ce moment-là que j'ai eu l'intuition de ce qu'on appelle une avant-garde. Cela dit, lorsqu'on découvre Duras et Robbe-Grillet sans idée préconçue sur l'histoire de la littérature, on trouve leurs livres certes bizarres, mais non pas particulièrement difficiles, en tout cas pas plus déconcertants que le premier roman de Faulkner qu'on m'a fait lire à l'école vers la même époque, *As I Lay Dying*. Je garde un très vif souvenir de ma première lecture de *La Jalousie* et de mon étonnement, mais aussi d'une certaine satisfaction en comprenant tout seul le jeu de mots sur la « jalousie », le sentiment et le contrevent.

Les nouveautés du temps ne se réduisaient pas au Nouveau Roman. Il y avait aussi Sagan par exemple. J'ai lu *Bonjour tristesse* et j'ai même appris par cœur

les premières pages ! Non pas que j'aie considéré ce roman comme un « livre culte » qui m'aurait envoûté, mais par plaisanterie. Avec ma sœur aînée, nous nous mettions au défi d'apprendre par cœur de longs poèmes de Lamartine ou de Vigny, puis nous sommes passés aux romans, et celui qui récitait le plus de pages sans faute remportait le pari, lequel était d'ailleurs gratuit. *Bonjour tristesse* était plus facile à apprendre par cœur que *La Jalousie* ou *Degrés*...

J.-B. A. – Vous fixiez-vous un programme d'œuvres à découvrir ?

A. C. – Non. Longtemps, j'ai lu en dilettante, de manière parfaitement désordonnée, c'est-à-dire tout et n'importe quoi, sans souci de période, d'esthétique, d'école, sans savoir où j'allais. D'ailleurs, je me demande si je ne procède pas toujours de la sorte. J'ai dû garder quelque chose de ce dilettantisme ou de cette désinvolture. Au regard de l'orthodoxie universitaire, il est frivole d'écrire un livre sur Proust après un essai sur Montaigne. On pourrait considérer comme une inconvenance d'avoir parcouru toutes les disciplines de manière assez anarchique, d'être passé des mathématiques à la littérature, avec des étapes par l'économie et la linguistique. C'est pourquoi j'éprouve un sentiment de grande dette à l'égard de l'université, laquelle ne m'a pas fermé ses portes malgré tous les détours que j'avais empruntés avant de la rejoindre. On l'accuse souvent de rigidité ou de frilosité. Le reproche est injuste, dans mon cas du moins, puisqu'elle m'a accueilli avec assez de bienveillance.

Cette liberté, certes, était un atout, mais souvent on vous fait payer votre indépendance. La flânerie favorise pourtant la rencontre des idées neuves ; elle

stimule la réflexion. Se borner à la discipline littéraire dans son acception la plus étroite ne me semble pas un avantage. Parmi mes étudiants ou mes collègues, ou dans les articles que les revues auxquelles j'appartiens soumettent à mon évaluation, il me semble souvent qu'une formation étroitement littéraire, aussi éminente soit-elle, limite la pensée, la rend insuffisamment audacieuse. Il est bon de sortir de sa spécialité pour y revenir « plein d'usage et raison ». Le détour me paraît indispensable. Mais qu'il n'y ait pas de malentendu dans mon propos ! Je ne fais pas l'éloge de l'interdisciplinarité ni de toutes les formes du mélange des disciplines qui étaient en usage dans ma jeunesse. Au contraire. Ma méfiance à l'égard de ces amalgames est justement une conséquence de mon expérience des disciplines. Je me souviens de ma consternation en entendant un économiste chevronné transposer, dans les années 1970, le modèle de la mécanique statistique à la distribution des revenus. Cela m'a vacciné pour toujours. Je n'ai jamais cherché à confondre les méthodes, à transporter les mathématiques en littérature... Ce type de démarche tend à jeter de la poudre aux yeux, je l'ai assez vite compris. En revanche, traverser une discipline pour trouver de quoi en enrichir une autre, cela me paraît essentiel. Souvent, je suis déçu que les littéraires fassent moins ce geste du détour que les autres. Les classicistes, les spécialistes de l'Antiquité ou les philosophes hésitent moins à parcourir d'autres horizons. L'hyperspécialisation n'est pas toujours un avantage pour traiter un sujet littéraire. Chacun le sait ; il n'empêche qu'on le fait souvent payer aux collègues non orthodoxes.

J.-B. A. – Justement, vous suivez d'abord un cursus en classes préparatoires scientifiques, puis à Polytechnique et

aux Ponts et Chaussées. Pendant cette formation d'ingénieur, quels sont les écrivains qui vous ont le plus stimulé, alors que votre horizon de travail était scientifique ?

A. C. – Je n'ai jamais autant lu, tous les soirs, que durant les classes préparatoires scientifiques, d'abord pour conserver un équilibre, ensuite pour le plaisir, parce que ces lectures étaient totalement libres. Je continuais de lire n'importe quoi, tout ce qui paraissait au format de poche, mais il est vrai que des auteurs comme Stendhal et Proust m'ont influencé plus particulièrement. J'ai découvert Proust quand j'étais en maths sup, durant l'hiver 1967-1968, sous les belles couvertures dessinées par Pierre Faucheux pour « Le Livre de Poche », disposant, comme sur un collage, des échantillons des manuscrits récemment acquis par la Bibliothèque nationale, ainsi que des photographies de famille. J'ai ensuite achevé la lecture de la *Recherche du temps perdu* durant l'été 1968, en août, à Rome, que je suis allé visiter seul. En juillet, autre moment mémorable, j'avais lu *Ulysse* de Joyce, mais l'époque voulait qu'on lise aussi autre chose que des romans et je venais de découvrir, dans *Pour Marx* d'Althusser, la notion de « lecture symptômale », autrement dit la recherche, dans un texte, de ses bévues, de ses impasses, de ses aveuglements, lecture qui se confond un peu pour moi avec celle de Joyce et de Proust, œuvres que je n'ai donc jamais prises pour des œuvres canoniques et parfaites. La lecture de Proust fut si provocante que, pour la première fois, je cherchai à l'approfondir.

Les premiers livres de critique que j'ai ouverts, c'est à ce moment-là. À la suite de la *Recherche*, j'ai acheté le petit *Marcel Proust par lui-même* de Claude Mau-

riac, dans la collection des « Écrivains de toujours », pour en savoir plus sur l'écrivain. Je suis aussi tombé par hasard dans une librairie sur un tout petit livre qui venait de paraître, celui de Gilles Deleuze, dont la première édition s'intitulait alors *Marcel Proust et les signes*. Ce livre, qui a bien doublé de volume dans ses éditions successives, était à l'époque une mince plaquette, un peu comme celle de Bergotte sur Racine, que Gilberte prête au héros. En optant pour Deleuze, je faisais comme ces étudiants qui préfèrent les livres les plus courts, mais j'ai été récompensé, car on ne pouvait pas imaginer introduction plus lumineuse à l'œuvre. Peut-être même trop lumineuse, d'ailleurs, et, aujourd'hui, je n'adhérerais plus aux éclaircissements de Deleuze qui m'avaient alors donné l'illusion de tout comprendre de la *Recherche*. C'est maintenant que je ne comprends plus. En 1968, cependant, alors que je découvrais Proust, je lisais naïvement, ignorais la littérature critique sur son œuvre, et je ne pouvais pas mieux tomber. *Marcel Proust et les signes* m'a convaincu et stimulé.

J'ai lu *Le Rouge et le Noir* plus tôt, dans des circonstances qui restent inséparables du livre. C'était aux États-Unis, peu avant la mort de ma mère. Je venais d'avoir quatorze ans et cette lecture a eu sur moi un effet énorme, parce que je me suis senti terriblement partagé entre l'envie de vivre que ce livre me donnait et le pressentiment que ma mère mourrait bientôt. Je le raconte dans *La Classe de rhéto*. En ce temps-là, comme tout adolescent, j'étais avide de réponses à des questions simples, du genre : qui suis-je ? Le roman de Stendhal m'instruisait sur la nature de l'ambition, de l'hypocrisie, de l'amour, de la cruauté. C'est aussi une formidable leçon sur la passion du

pouvoir, le désir de liberté. *Le Rouge et le Noir* n'a pas seulement impressionné l'adolescent que j'étais ; il m'a durablement servi de modèle de conduite dans les relations amoureuses. C'est l'une des grandes finalités de la littérature que de permettre cette confrontation de soi à d'autres expériences auxquelles on n'aurait pas accès autrement. À mon sens, la lecture favorise cette comparaison. Les livres élargissent notre expérience du monde, ils nous instruisent de situations que nous n'avons pas vécues, ou pas encore vécues. C'était le cas quand j'étais adolescent, et je pourrais dire : encore aujourd'hui. Le roman de Stendhal m'a donc servi de modèle pour « lire » ce que j'observais autour de moi, car la littérature affine notre sensibilité psychologique.

J.-B. A. – Néanmoins, l'idée de modèle littéraire est équivoque. L'entendez-vous comme une leçon à imiter ou bien comme un simple éclaircissement ?

A. C. – Je n'entendais pas le mot au sens d'une norme à observer. Je parlais de modèle au sens heuristique : l'expérience qui permet de comprendre ce que l'on est en train de vivre, non l'exemple à imiter avec servilité. La littérature ne vous offre pas des règles à suivre, mais des modèles de compréhension de ce qui vous arrive. Une lecture nous permet de mieux saisir une situation que nous vivons, avons vécue ou vivrons, et de nous l'expliquer. Par exemple, dans *La Classe de rhéto*, pour décrire l'humeur de l'un de mes camarades, mon meilleur ami, qui était un peu fou, j'ai écrit qu'« il passait sans transition de l'exaltation à l'abattement ». Puis, il y a quelques jours, je me suis soudain dit que cette phrase qui me trottait dans la

tête depuis quarante-cinq ans n'était pas de moi mais devait être une citation que j'avais lue à l'époque et qui m'avait fait comprendre le comportement de mon ami en le nommant. Aujourd'hui, où l'on a plus de connaissances, on dirait qu'il était maniaco-dépressif, ou peut-être même bipolaire, mais, quand nous avions quinze ans, ces mots n'existaient pas pour nous. Cette phrase, je l'avais lue quelque part en 1965, elle avait soudain éclairci pour moi le comportement de ce garçon ; elle était restée inscrite dans ma mémoire et je l'ai finalement écrite. Et comme, aujourd'hui, on peut tout retrouver grâce à Google, je l'ai tapée dans le moteur de recherche et maintenant je sais que je l'avais lue dans le *Lagarde et Michard* du XVIII^e siècle, à propos de Diderot, non de Rousseau, comme je me le suis d'abord dit en la retrouvant l'autre jour. Ainsi, ce ne sont pas seulement Stendhal et Proust qui m'ont aidé à vivre quand j'étais adolescent, mais aussi Lagarde et Michard, et je leur en suis reconnaissant. La littérature, c'est-à-dire la langue, même dans un manuel scolaire, peut déposer un mot qui vous donne l'explication d'une situation que vous étiez en train de vivre et qui vous restait incompréhensible.

Les aléas de l'école

J.-B. A. – Cette idée de modèle littéraire, certains de vos enseignants l'ont-ils appliquée ? Vos professeurs de lettres tiraient-ils des leçons de textes étudiés ?

A. C. – Oui, c'était le cas d'un professeur qui m'a beaucoup marqué pendant mes années de scolarité

américaine. Je le nomme Mr Mulford dans *La Classe de rhéto*. C'était d'ailleurs son nom et le seul nom que j'aie gardé dans ce récit, afin de lui rendre hommage. Il nous enseignait l'anglais et le basket, et il était meilleur en anglais, sans conteste. Il nous initiait à l'art du basket sans jamais toucher le ballon, et il fumait à la chaîne, allumant chaque cigarette au mégot de la précédente, durant l'heure d'anglais comme celle de sport, mais c'était un professeur provocant. J'ai lu avec lui bon nombre de pièces de Shakespeare, les pièces historiques, *Richard II* et *Henry IV*, ou encore *King Lear*. Son commentaire de *Richard II* m'avait frappé. Il puisait dans la pièce une réflexion sur la politique éternelle, c'est-à-dire aussi contemporaine. Ce fut à travers ces lectures de Shakespeare et les leçons qu'en tirait Mr Mulford que je me suis forgé les premiers rudiments d'une sorte de compréhension politique du monde. Sans avoir peur de l'anachronisme, il extrayait de toute littérature des modèles de compréhension valables pour aujourd'hui. Je me souviens en particulier d'un commentaire dans lequel il nous présentait le monde comme un vaste théâtre, suivant l'épigraphe latine apposée à l'entrée du Globe, le théâtre dans lequel Shakespeare jouait : *Totus mundus agit histrionem*. « Le monde entier est un théâtre. » Et une caverne ! Mes souvenirs associent ce commentaire au récit de Platon.

J'avais douze ou treize ans lorsqu'il nous raconta le mythe de la caverne. C'était une révélation pour un élève de quatrième. Je me souviens d'un profond trouble. Ma vision du monde bascula, au point que je faillis perdre connaissance. J'étais dans un âge où l'on n'a pas encore formulé les choses de cette façon. Un vertige naquit de ce tableau saisissant du monde.

L'instant était magique ! Certains cours m'exaltaient. On reproche souvent à l'école secondaire américaine de délivrer un piètre enseignement. J'ai pourtant eu la chance de passer trois ans dans une école qui, dans toutes les disciplines, en mathématiques, en physique, en histoire, était stimulante. Il est toutefois possible que je l'idéalise.

J.-B. A. – Si ces années scolaires à Washington furent déterminantes, comment s'était passée votre scolarité primaire ?

A. C. – Je n'ai pas été un très bon élève dans le primaire. Je suis entré à l'école à Tunis, chez les Sœurs Émilie-de-Vialar, mais ce fut une année terrible, celle de l'indépendance, troublée par de nombreuses manifestations de rue. Il y a quelque temps, à l'occasion d'une conférence à la Bibliothèque nationale de Tunis, j'ai revu notre immeuble, devenu un hôpital, et l'école, laquelle n'a pas changé, la cour de récréation, d'où l'on entendait le tramway qui me donnait envie de fuir. Ça n'a pas été un début très propice. Ensuite, durant les quelques années, celles de la guerre d'Algérie, que nous avons habité à Paris, nos parents nous avaient mis – Dieu sait pourquoi – dans un cours privé assez vieux jeu, le Cours Hattemer. Ma mère était née dans une grande famille catholique belge. En Belgique, la séparation entre l'école confessionnelle et l'école publique était très étanche. Je me souviens de la réaction horrifiée de ma grand-mère – je devais avoir huit ou neuf ans – quand elle apprit qu'une de mes grandes et belles cousines avait été renvoyée de chez les Dames de Marie et irait à l'Athénée royal. L'Athénée royal ! Cette expression m'évoque encore

aujourd'hui un lieu de perdition et suscite en moi une curiosité intense. Nous avions alors une sorte de jeu de l'oie qui s'appelait – c'est mon souvenir, mais je me trompe sûrement – « Les plaisirs de la vie ». Sous son aspect moral – vous perdiez tout au Casino, vous descendiez dans les bas-fonds –, ce jeu était parfaitement amoral et nous l'adorions. Toute ma vie, la case du mal a gardé le nom d'Athénée royal, même si ma belle cousine est bien entendu de nous tous celle qui a le mieux réussi : elle est devenue mannequin, a créé son agence et a fait fortune.

En tout cas, au Cours Hattemer, mes résultats variaient notoirement suivant la personnalité de la maîtresse. De plus, j'avais chaque année un défi à relever. Je retrouvais des maîtresses qui avaient connu ma sœur. Or ma sœur était une excellente élève, une élève modèle qui remportait toujours le prix d'excellence. Sa réputation créait pour moi une exigence que j'étais incapable de satisfaire. Je souffrais d'un complexe d'infériorité en arrivant après elle et je garde le souvenir de classes primaires où j'étais soit bon, soit médiocre, selon que j'aimais ou non la maîtresse. En neuvième – on employait encore cette numérotation –, j'ai reçu le prix d'excellence parce que j'étais amoureux de la maîtresse, belle femme qui se maquillait et à qui je voulais plaire. C'est ainsi que j'ai appris comment accorder les participes passés des verbes pronominaux, comment partager (sans connaître la trigonométrie) un camembert en six. Toutes choses fort utiles dans la vie. Mais, les deux années suivantes, en huitième et septième, où les maîtresses étaient des femmes sèches et non maquillées, je me suis laissé aller, redoutant d'échouer à l'examen d'entrée en sixième. Ensuite, j'ai le plus mauvais souvenir de mes deux années de

sixième et de cinquième au lycée Condorcet, où j'ai dû être un élève vraiment médiocre. Tout récemment et par hasard, j'ai appris que mon collègue du Collège de France, Philippe Descola, et moi, nous étions dans la même classe : les photos le prouvent, mais nous n'avons pas le moindre souvenir l'un de l'autre à cet âge, ce qui suggérerait que nous n'étions pas des élèves bien remarquables. Dans mon cas, c'est sûr.

J.-B. A. – Entre les lignes de *La Classe de rhéto*, on peut voir une réflexion sur l'éducation. Qu'est-ce qui *forme* vraiment ? L'école n'est pas toujours à la hauteur. Elle est concurrencée, bien sûr par les œuvres littéraires qu'on lit, mais aussi par les événements de la vie. Vous écrivez aussi de votre mère que son expérience de l'emprisonnement pendant la guerre la forma, fut son université...

A. C. – Il me faut vous faire un aveu. J'ai derrière moi une longue carrière de professeur. Pourtant, je dois me pincer pour croire aux vertus de l'enseignement. Tout ce qui nous entoure me semble aussi important – je ne dirai pas plus important, mais aussi important – pour l'éducation. Tout ce qui se passe autour de nous est aussi formateur, aussi stimulant que ce qui a lieu entre les murs de l'école. Au cours de mes années d'internat, la vie en commun a été l'occasion d'une authentique éducation sociale, politique, civique, sentimentale, psychologique. Les relations humaines dans une pension où l'on est tout le temps les uns sur les autres, les rapports de force qui s'établissent entre les élèves et l'encadrement, les menaces, les jeux d'autorité, les intrigues en coulisses, les lâchetés, les solidarités, la confiance, on apprend tout cela

Composition et mise en pages



N°édition : L.01EHBN000604.N001
Dépôt légal : octobre 2013